

Des paroles qui surprennent :  
« OÙ es-tu ? »  
Genèse 3, 6-10

la Genèse, commencement  
début mythique dans la Bible  
récit de l'Orient moyen antique

Pour quelques instants, mettons-nous en condition de l'entendre dans le climat de sa composition.

pays chaud dans la journée  
et un jardin  
lui aussi un mythe

Pas la peine de chercher à le localiser sur une carte quelconque. Il n'existe pas ailleurs que là où nous voulons bien le situer.

le jardin  
bon par  
les fruits de tous les arbres  
là  
dans le jardin  
הָאָדָם & הָאִשָּׁה  
a-adam et a-isha  
l'homme et la femme  
non nommés  
pas encore Adam et Ève.

Ils sont génériques dans l'art du récit. Ils représentent n'importe quel humain dans son temps mythique, donc tous les temps, le nôtre aussi. Quelque part ils sont un peu nous, nous sommes un peu d'eux.

Jour chaud  
À la tombée du jour une brise  
un souffle  
רוּחַ  
Le même  
sur le  
tohu-bohu,  
le chaos originel dans l'autre  
récit  
le même  
de la bouche de Dieu  
aux narines de l'humain  
et le voici vivant

Une brise, un souffle, le vent spirituel et l'air bon, plus frais que la chaleur. Alors, Dieu dans le jardin, le sien, et l'homme et la femme... Mais, personne... pas de rencontre comme à

l'accoutumée. Ce jour-là, pas de rencontre, pas d'échange, le vide... Les pas de Dieu, pour rien... Personne...

Ce soir-là, pas de causerie sous les arbres, pas de paroles de l'un à l'autre, comme ça, juste pour le plaisir, la communion. Une question, une inquiétude qui cause de l'absence, une angoisse, comme avec l'enfant perdu de vue : Où ? Ubi es ? Où es-tu ?

Un cri dans le jardin. Donc, il y a personne, doublement. Il y a une personne et il n'y a personne. Polyphème, le Cyclope qui parle beaucoup, au sujet d'Ulysse qui lui a crevé son œil unique : C'est personne qui m'a fait ça. Et les autres cyclopes de comprendre que ce n'est personne. Magie de la langue française, mais pas seulement, qui dit simultanément la présence et l'absence.

Un peu d'étymologie. En latin, « persona » désigne le masque porté par les acteurs du théâtre pour mettre en évidence la personnalité jouée ; elle est figurée par la figure. Il ne s'agit donc pas de l'être de l'acteur qui s'en trouve comme effacé (absence), mais du par-être/l'être-par du personnage représenté. Double jeu et double je.

Ce n'est pas tout. La per-sonne, est « *ce à travers quoi passe le son (la voix de l'acteur, quand il s'agit d'un masque)* »<sup>ii</sup>.

Cependant, dans cette histoire mythologique des commencements, les masques ne sont pas là où on pourrait s'y attendre. « Des paroles qui surprennent », avons-nous donné comme titre générique à cette série de prédications/méditations pour le temps de l'avent. Qu'y a-t-il de surprenant ici ? Un détail dans le récit, un simple détail sur lequel je n'ai pas lu de commentaires, comme s'il était insignifiant. Alors que, à bien lire le cours de cette histoire pourtant bien connue, il me paraît aujourd'hui essentiel : qui appelle « où es-tu ? » Réponse évidente : c'est Dieu. Et où sont l'homme et la femme après la manducation du fruit interdit ? Ils sont cachés. Ils se sont cachés, car ils ont cette conscience d'être nus aux yeux les uns des autres. Ce qui, avant, ne leur posait aucun problème, en est un maintenant. Ils se doivent de le résoudre. Refus que l'autre et l'Autre, que l'autre humain et que le Tout-Autre qu'est Dieu voient qui « je suis » dans ma nudité, dans cette fragilité de mon être. Alors, se cacher, se faire des pagnes avec des feuilles de figuier, masquer la nudité, couvrir...

Couvrir cet être, « *que je ne saurais voir.*

*Par de pareils objets les âmes sont blessées,*

*Et cela fait venir de coupables pensées. »<sup>iii</sup>*

Et finir par paraître masqué, par porter un masque, ce *persona* du latin. Voici que le jardin des origines est devenu la scène d'un théâtre antique où se joue une tragédie. Dorénavant, l'homme et la femme portent un masque.

Et Dieu, dans tout cela ? Lui, non. Toutefois, c'est bien lui qui parle en premier, qui appelle « où es-tu ? » C'est donc lui qui est persona, c'est par lui que passe le son de la voix, tandis que les deux autres, cachés, demeurent muets. Étrange, quand leurs yeux s'ouvrent, ils perdent la voix ! Ils ont transgressé l'interdit. Comprenez qu'ils ont outrepassé la parole qui les liait à Dieu. Cette parole était là, entre eux, les reliait : un inter-dit, au sens de la psychanalyse. Et voilà un sens interdit maintenant. Ils ne sont ni aveugles ni sourds, ils ont perdu la voie qui mène à Dieu – au cœur même du jardin, ils se cachent – ce chemin qui les reliait à lui et l'un à l'autre. Ils ont perdu la liaison. Ce sont eux qui, un jour, clameront à la face de Dieu :

*« Je ne veux pas de toi.*

*Je veux ma liberté.*

*Je veux vivre ma vie.  
 Je ne veux pas d'entrave.  
 Je veux être mon Dieu.  
 Je ne veux pas de toi.  
 Et quand l'homme se tient paisible devant toi  
 Et que tu ôtes à sa vie ce qu'il a de plus cher  
 Toi, le Dieu du Ciel, que fais-tu ?  
 Tu es responsable de notre misère.  
 Ne vois-tu pas que nous périssons ?  
 Es-tu mort ?  
 Toi, le Dieu du Ciel,  
 Où es-tu ?  
 Je ne veux pas de toi.  
 Tu es un Dieu lointain  
 Tout entouré de silence,  
 Tu te tiens loin de la terre.  
 Tu es un Dieu inaccessible. »<sup>iv</sup>*

Ce sont les hommes, les femmes qui portent les masques, encore aujourd'hui. Ils sont multiples. Ils sont légions, si nous voulons bien les regarder. Ils sont imposés par la société, surtout celle d'aujourd'hui du paraître par les réseaux sociaux qui obligent à ne pas être tel que l'on est, mais tel que les autres souhaitent vous voir. Ils sont également imposés par l'hérédité, il est alors difficile de les identifier et de s'en alléger ; par l'éducation, les pressions sociétales. Il faut du temps pour en prendre conscience, surtout lorsqu'ils proviennent de notre propre inconscient ou de l'inconscient collectif, des non-dits. En même temps, pouvons-nous réellement nous en passer et tomber les masques, comme le dit l'expression ? D'ailleurs, l'essentiel n'est peut-être pas là, mais simplement de les savoir et de pouvoir vivre avec, bien si possible. Et surtout, que ces masques n'empêchent pas la voix de passer, qu'elle s'exprime par la parole, par un violon ou un orgue, par une peinture ou une sculpture, que sais-je encore. Que tous les masques ne troublent pas la perception de la voix des autres, de la voix du Tout-Autre, même dans le son du silence, « The sound of silence » qui enchante : « Je suis touché par une lumière vive qui brise la nuit et touche le son du silence ».

Il faut du silence pour écouter la musique. Le silence n'est-il pas déjà de la musique avant elle, et encore de la musique après elle ? Le silence en résonne avant et encore après, longtemps après, une éternité donc, sans commencement ni fin autre que ce qui est inscrit dans le cœur.

Le silence résonne de la parole, avant qu'elle soit prononcée, après elle encore. Il est plein de la parole lorsque celle-ci n'est pas un vain discours, des mots pour ne rien dire, pour emplir le vide intérieur.

Dès lors, la question de Dieu à l'humain : Où es-tu ?

Comme la question de l'humain à Dieu : Où es-tu ?

Question en écho l'une à l'autre qui a une seule réponse mise en abyme : là.

Réponse dans la réponse.

C'est le mouvement de la foi qui relie l'un à l'autre et au Tout-Autre, à Dieu, de persona à persona, de l'un à l'Un :

*« Là, l'insaisissable est là*

*Là, l'Être est là*

*Là, Il est là  
Là, Tu es là  
Là, Je est là  
Là, nous sommes là  
Là, Tout est là  
Là, l'insaisissable est là,  
Partout et toujours là. »<sup>v</sup>*

*« Adam, où es-tu ?  
Où suis-je ?  
Je suis là, dans la lumière, dans la lumière qui est là, derrière et devant mes yeux, là, nous  
sommes là,  
Là, Tout est là  
Souviens-toi. »<sup>vi</sup>*

Bruneau Jousselin  
Bruxelles-Musée  
Le 8 décembre 2019

---

<sup>i</sup> Prononcer « rouar »

<sup>ii</sup> Jean-Yves Leloup, l'évidence de l'invisible, anamnèse essentielle, éd. Actes Sud, 2018

<sup>iii</sup> Molière, Le Tartuffe, Acte III, scène 2

<sup>iv</sup> Diaconesses de Reuilly, « Où es-tu ? », jeu liturgique, 1968

<sup>v</sup> Jean-Yves Leloup, opus cité

<sup>vi</sup> Ibid



Caroline Brisset : Le poète